

LES SANZINDES

PREMIERE PARTIE : LA MAISON PUBLIQUE

La ligne blanche

Claudia avait réclamé la voiture pour filer sur la Côte, pour un mois entier. C'est ce que Cornélius expliqua au bureau. Et tous, semble-t-il, le crurent. Sauf Ribalter, bien sûr. Ribalter, lui, s'épanouit d'un petit sourire méchant :

« Claudia avait réclamé. Allons donc. Elle a simplement tapé sur ton petit ventre et décidé : 'Mon chéri, ça te fera du bien de prendre un peu le monorail et de marcher à pied. Sinon, attention, mon chou, où va ta taille...' N'est-ce pas ? »

L'habituelle perspicacité de Ribalter, cette fois-là sans raison particulière, irrita sérieusement Cornélius, qui envoya sur son collègue le gobelet en plastique plein de crayons.

« Un jour ta mauvaise langue t'attirera des ennuis... Sanzinde chauve... »

Ribalter, naturellement, hennit, mais dans ses yeux passa furtivement la confusion. L'injure *sanzinde* lui était inconnue, semble-t-il. Mais Cornélius lui-même ne comprit pas comment lui était venu ce petit mot injurieux des temps scolaires. Le consultant senior Cornélius Glass de l'agence de publicité *Joie générale* se souvenait très rarement de ses années d'écolier. La nostalgie de la jeunesse rose lui était inconnue. Surtout maintenant en sa quarante-deuxième année d'existence routinière et au bout de presque un quart de siècle après la sortie du célèbre collège public pour garçons de la ville bénite de Routa.

D'ailleurs le monorail et les promenades à pied, c'était pas si mal que ça. Au bout d'une semaine, Cornélius se sentit plus jeune et plus joyeux. Se bousculer parmi les passagers, bavarder avec les compagnons de route, tandis que le wagon filait du Centre jusqu'au Rempart Sud, c'était un vrai plaisir. Ainsi que le trajet de la station jusqu'à la maison. Une dizaine de minutes de marche en tout. Le chemin passe le long des restes embroussaillés de l'antique rempart de la citadelle, devant des jardins et des villas (dont l'abondance et l'air joyeux témoignent, sans aucun doute, de la stabilité et de la prospérité de la société).

Le vendredi on termina le travail au moment du déjeuner, et à trois heures, Cornélius descendit déjà du wagon.

C'était une journée merveilleuse. Pas le moindre vent, une chaleur caressante, macérée dans les odeurs des plantes des parterres. Les jardins sommeillaient. Sur les dalles des trottoirs remuaient paresseusement des taches rondes de soleil. Derrière les haies murmuraient des humidificateurs. Tout était bien. Et même, lorsque d'une allée latérale trois gamins ébouriffés et bronzés roulèrent sur le trottoir, Cornélius leur jeta un regard sans l'agacement habituel. Il sourit ironiquement : « Hou ! Sanzindes... »

Le garçon le plus petit et le plus maigre, jambes et bras écartés, se tenait à l'intérieur d'un large cercle bleu (apparemment, une tranche de baril en plastique), les deux autres poussaient cette roue. Tous les trois hurlaient joyeusement. Ils fusèrent à côté de Cornélius, qui fut obligé de s'écarter. Il remarqua que l'un des garçons était roux et grêlé. Mais cela non plus ne détériora pas l'humeur de Cornélius, pourtant, rencontrer un rouquin grêlé, on le sait bien, ça ne promet rien de bon.

Il ne s'attendait à aucun ennui, même petit. Au contraire ! Deux jours de repos devant lui. Et que Claudia soit loin et le soit encore trois semaines, disons-le carrément, ce n'était pas mal non plus.

Cornélius allait rentrer, s'ébrouer sous la douche, préparer un cocktail à la fraise, agrémenté de fines aiguilles de glace, puis se vautrer dans le hamac sur la terrasse et feuilleter *Panorama Universel* et *La Voix du Peuple*, qu'il avait trouvés dans sa boîte ce matin mais qu'il n'avait pas eu le temps de regarder. Ensuite, volontairement fatigué par la chaleur d'après le déjeuner, il descendrait devant les fenêtres les filtres *soirée d'hiver avec lune*, remplirait la pièce d'air frais à l'aide du climatiseur, s'envelopperait d'un plaid, brancherait la cheminée, déboucherait une bonne bouteille de *Flibustier* un peu salé et brûlant et se mettrait à regarder le onzième épisode de la série *Bill, le proscrit*. On montrera sans doute comment Bill Horner, après ses aventures en mer, pénétra, méconnaissable, dans sa ville natale, où il lui était défendu de revenir sous peine de potence.

Un navet, je sais bien, un film commercial. Mais pourtant, ça se regarde, fichtre ! Qu'il y ait un épisode et les rues se vident. Apparemment, il manque quelque chose à notre vie heureuse, si nous sommes tellement attirés vers le risque et les aventures à l'écran... D'ailleurs, c'est ça qui nous attire : qu'ils soient à l'écran. Cornélius se permettait de temps en temps un tel raisonnement philosophique ironique. Il est peu probable que quelqu'un, parmi les spectateurs extasiés, souhaiterait se trouver entre les pattes du saint inquisiteur ou en compagnie du sinistre et galant amiral des pirates Louis Toubrander. Et cependant quelque chose remue dans l'âme lorsque de nouveau la chanson de Bill qui ne désespère pas sort du petit écran, et que le héros, une fois de plus, croise sans répit sa rapière sonnante avec une douzaine de lames ennemies.

Peut-être, en chacun de nous, au plus profond de notre être, vit en secret un Bill Horner ? Peut-être que ce sont les restes d'une mémoire héréditaire, la voix à peine audible des ancêtres pour lesquels l'épée était familière comme le stylo-feutre pour les spécialistes actuels de la création publicitaire ? Ou tout bonnement a-t-on envie de *quelque chose de facile*, de divertissant ? Ribalter avait ricané : « On est tous prêts à blablater sur Hamlet, mais on préfère un film sur Robin des Bois... »

Et alors ? Pourquoi pas Robin des Bois ?

Tout le monde sait comment on fait un film, et tout de même quand on regarde, on commence à croire peu à peu qu'il y eut des temps glorieux. Quand la parole d'honneur était inviolable, les amis, de fer, l'amour, brûlant et éternel, et que le sens de la vie se trouvait dans le risque et la quête des aventures.

C'est particulièrement bien de regarder et d'y croire, lorsqu'on est installé près de la cheminée avec une bouteille de *Flibustier* et qu'on sait que personne ne va se mettre à crier de la chambre voisine : « Chéri, tu ne veux pas m'aider à régler le presse-fruits ? » Personne ne va prendre place en face et chercher à savoir : « Mon chou, c'est bien lui, Bill Horner ? Mais pourtant, dans le dernier épisode, c'était René Khmel qui le jouait, je crois, alors que là c'est Rem Sonata ! » Et on se retient à un tel point que l'hologramme en couleurs de l'écran devient plat et noir et blanc.

Mais aujourd'hui rien n'empêchera Cornélius de savourer les deux heures du *Proscrit*. Des poursuites, des duels, et d'autres éléments d'un spectacle digne des hommes.

Messieurs, on n'est pas là pour la danse !
Pas besoin de traîner, le temps court.
Témoins, marquez les distances
Et chargez plus fortement les bourres !
La-la-la, la-la-la, la-la-la !
La ! La ! La !

Ainsi, avec dans la tête cette mélodie de film, alerte et absolument digne de l'homme, Cornélius s'approcha de sa maison.

À vingt pas de la haie verte à barreaux de béton, il leva sa main au-dessus de l'épaule. De côté, il pouvait sembler que c'était un geste rituel. Comme si le propriétaire saluait son habitation – et en effet, elle était entièrement à lui : il y a un mois et demi, monsieur Glass avait versé la dernière échéance pour la

villa, le terrain et le garage ! Mais en réalité Cornélius libérait simplement son poignet de sa manchette et le tournait vers le portillon, pour que le portier automate saisisse de loin l'émission de son index.

L'électronique fonctionna, comme toujours, sans défaillance. L'épais portillon s'écarta avec un léger bruit. Et Cornélius Glass marcha posément sur son territoire souverain. Les vitres idéalement propres bleuisaient avec douceur au milieu du lierre. L'églantier était en fleurs. Un bassin miniature étincelait sur le gazon tondu à ras.

En passant, Cornélius, jeta un regard par-dessus son épaule à la boîte aux lettres. Comme ça, tout en sachant qu'elle était vide. Les journaux et les revues étaient arrivés le matin et il n'y avait de lettres à attendre de personne. Claudia, même si elle s'en souvenait, n'écrira pas, elle téléphonera. Sa fille Nina préférerait aussi le téléphone : elle donnait régulièrement de ses nouvelles une fois par mois...

Néanmoins, derrière la petite fenêtre grillagée de la boîte, on voyait un papier clair. Cornélius s'arrêta. Une griffe émoussée d'inquiétude l'égratigna légèrement. Le papier était gris jaunâtre, officiel. C'est sur cela qu'on imprime les quittances, les factures, les avertissements. Sur une feuille pareille était imprimée la convocation aux périodes d'entraînement de la police municipale que Cornélius *s'était farci* la dernière fois il y a deux ans.

Quoi ? Est-ce que ça recommence ? Un mois et demi de caserne sous le commandement de quelque crétin du corps des uhlands ! Dans le genre du caporal-chef Dougo Lobman. La brute, comme il réjouissait son cœur de soudard, en se moquant de messieurs les intellectuels !

Mais non, c'est des bêtises ! Passé la quarantaine, on n'appelle plus... Pour sûr, ce doit être quelque bulletin de la municipalité...

S'étant rassuré, Cornélius tira la petite porte. Mais quand même nerveusement. Le feuillet glissa à côté de ses doigts, tomba sur le daim gris de ses souliers. Le papier était plié en deux. Sans s'être encore baissé, Cornélius lut un seul mot en caractères gras :

ORDRE

S'étant accroupi, il déchira la bande. Et, en se redressant lentement, il se mit à lire...

« M. Cornélius Glass de Routa... N° 43-tr... Avec regret, nous vous informons que, en rapport avec la violation de l'ordre public (traversée irrégulière de la rue le 12 mars de l'année en cours) vous avez été porté sur la liste des peines, colonne 1/1 000 000, et le 8 août de l'année en cours, la Machine du service juridique JM-3, à l'occasion du tirage des numéros de la liste donnée a désigné votre index UMF-X 111344... »

Mon Dieu, quelle absurdité !

Ce n'est pas possible, un truc pareil...

Mais pourtant c'est écrit !

Défaillant, il s'appuya contre le poteau en béton du portillon.

Mais non, c'est absurde... Quelque chose ne va pas ici. Quelqu'un a confondu...

Le feuillet frémissait dans ses doigts, comme sous le vent. Dans les papiers administratifs, il n'y a pas d'erreurs... Mais pourquoi ça tombe précisément sur lui ? Pour quelle raison ?

« ... En vertu du choix donné de la Machine, vous apparaissez coupable de l'infraction commise et vous serez soumis à la peine capitale, exécutée par ordre administratif... »

Saints Gardiens, mais qu'est-ce que c'est que ce truc !...

Bon, en effet, il y avait eu un incident. Il se dépêchait à une soirée chez Ribalter et avait traversé la rue du roi Natton (absolument déserte !) un petit peu à côté du passage piéton. Et un conscrit uhlan de faction, courtaud, la gueule bouffie de fatuité, avait sifflé, en agitant son bâton lumineux. Il avait pointé, l'idiot, son capteur d'index.

« Monsieur, arrêtez-vous, vous êtes en infraction !... Ah, le voilà, votre index, on va le fixer... Cela vous donne, monsieur, une petite chance sur un million. C'est peu la première fois, mais je vous conseille à l'avenir d'être plus prudent. J'ai bien l'honneur... »

Cornélius, avec une désolation affectée, resta pantois. Et lui, comme le uhlan, comprenait parfaitement ce qu'était en pratique une chance sur un million. La mort par la chute directe d'une météorite ou par la plus rare maladie, *le poil africain*, semblait infiniment plus probable. Cornélius raconta gaiement à la soirée l'incident au carrefour et tous en rirent. Certains avaient plusieurs insertions dans les listes de peines et pas seulement dans celle du million. Le spécialiste en design commercial Victor Bouga, par exemple, en a pris récemment pour *un centième*, parce qu'au volant de sa *Fulgurati*, il a heurté le socle du monument du premier ministre Kron. Et alors, une chance sur cent ! Il est passé à travers, bien sûr...

Quelqu'un, en bâillant, avait dit :

« Tout ça, c'est de la blague. En fait, les listes du million ne sont pas examinées. Combien de temps il faudrait pour recueillir un million d'infractions, établir un programme... »

Les connaisseurs en subtilités juridiques avaient répliqué que ça ne se fait pas comme ça. Simplement, sur un disque avec un million de cellules vides on introduit dans le désordre les index de ceux qui sont tombés en infraction au cours des derniers six mois. Ensuite un lecteur laser parcourt le disque et s'arrête au hasard sur l'une des cellules. Le plus souvent, bien sûr, sur une cellule vide. Seulement, l'insupportable Ribalter avait tapé sur l'épaule de Cornélius et dit que celui-ci allait rêver dès lors de ce lecteur à l'aspect de doigt décharné qui fouille sur la liste en essayant de trouver l'index d'un homme du nom de Glass. Sur le moment, Cornélius avait été saisi de froid. Il avait engueulé Ribalter, s'était envoyé un demi-verre de cognac et il ne se rappela plus jamais le lecteur décharné...

Et voilà...

Mais non enfin, non ! Quelque chose, sans doute, lui a échappé ! Ce n'est pas écrit comme ça, il ne s'agit pas de ça ! Et au fond, c'est un rêve...

« Pour la susdite procédure, il faut vous présenter le 14 août de l'année en cours à 10 heures du matin à la prison municipale de la ville de Retterberg. Avant la comparution, il est nécessaire de prendre un bain, se raser, revêtir du linge propre. Les personnes vous accompagnant ne doivent pas franchir la ligne blanche appliquée sur le revêtement routier à 100 mètres de la zone de la prison.

« L'urne avec vos cendres sera livrée à votre famille ou à d'autres personnes (selon instructions) à domicile dans un délai de trois jours après l'exécution. Si vous êtes seul, l'inhumation sera effectuée au columbarium municipal de type général au compte de la municipalité... »

Je ! Ne ! Veux pas !

En déchirant le mince tétraclon de son veston, Cornélius glissa sur le dos le long du poteau du portillon. Il s'assit dans l'herbe. Ses jambes se plièrent en pointe. Un papillon jaune se posa sur le genou bien tendu de son pantalon.

« Je ne veux pas », lui dit Cornélius d'une manière convaincante. Puis il cria : « Va-t'en ! »

Il s'agita pour sauter sur ses pieds, mais de nouveau il faiblit instantanément. Ensuite, un espoir éblouissant s'alluma, presque une certitude, que sur le feuillet, ce n'était pas du tout ça ! Toute cette horreur n'était qu'illusion !

Il redressa le papier.

« ... Le droit de succession automatique se transmettra à vos plus proches parents, et en outre, la répartition des biens entre eux sera effectuée par la Machine juridique, conformément à la législation existante. Si vous n'avez pas de parents, vous pouvez disposer de vos biens à l'occasion de votre enregistrement à l'arrivée dans la prison municipale.

« La municipalité vous avertit qu'en cas d'absence à la prison ou de tentative de vous soustraire à l'action prescrite, vous serez amené sous escorte et soumis au fisc selon la catégorie criminelle conformément à l'article 100/3 de la législation en vigueur. Dans ce cas, vos biens tomberont sous saisie et vos parents perdront le droit de succession ».

C'est tout. Pas un mot de plus. Pas d'issue, pas une toute petite fissure pour l'espoir. Aucune parade. Le cachet violet de la section juridique de la municipalité, le paraphe alambiqué du secrétaire.

Mais quand même, c'est impossible que tout cela soit pour de bon... Ah ! voilà ce que c'est ! Ce n'est pas pour lui ! Le facteur s'est trompé de boîte !

Le regard de Cornélius revint au début de *l'Ordre*.

« M. Cornélius Glass de Routa... Avec regret nous vous informons que... »

Le papillon jaune tourbillonnait toujours à proximité, et Cornélius ressentit tout au fond de lui-même à quel point l'insecte était plus heureux que lui... À l'école on avait appris, semble-t-il, que les papillons vivent très peu de temps. Et tout de même, celui-ci volera sans doute encore quand lui, Cornélius, sera déjà...

« Ooooh !... » Une peur lourde, épuisante, étouffant tout, croula d'un poids visqueux. Cornélius tomba face contre terre. Sur-le-champ, il se mit à quatre pattes, et cela lui donna des nausées.

Il resta comme ça une minute environ, en hochant sa tête baissée... Il commença à se sentir mieux. Comme si quelque chose se calmait.

Prêtant craintivement l'oreille à son être, Cornélius se leva lentement. En effet la peur s'était atténuée. Mais Cornélius était déjà tout à fait autre. Et il regardait les choses différemment autour de lui...

Râtelant l'herbe de ses chaussures, il entra dans la maison. Les portes en verre nervuré, comme toujours, s'écartèrent courtoisement. Cornélius s'arrêta sur le perron, étonné et triste. Ah bon ? C'est encore lui le propriétaire ici ? Et cette maison gris clair avec sa terrasse, avec son haut toit finlandais, sous les tuiles artificielles orange, c'est à lui ? Et l'électronique lui est docile comme toujours ?

Ah oui ! Ce n'est que demain qu'il doit aller dans la prison pour la *susdite procédure*. Alors qu'aujourd'hui... Mais oui ! Aujourd'hui (ha ! ha ! ha !) lui, Cornélius Glass, il est encore un membre de la société, de bon aloi et de plein droit. Son index n'est pas bloqué. Il peut réunir ses camarades de bureau avec Ribalter en tête et, sans regarder à la dépense (il y a assez pour une dernière soirée !) organiser dans le vaste sous-sol, *Sous la tour verte*, un festin d'adieu. Ou, au contraire, aller errer seul le long des rues, en passant dans les cafés, dans les cinémas automatiques, en s'asseyant un instant aux comptoirs des bars ouverts, bref, *en cueillant les fleurs du plaisir* de la ville nocturne...

Cornélius, déplaçant lentement les jambes, entra dans le salon, et tomba la face sur le divan qui enfonça profondément sous lui sa pulpe douce, duveteuse. Comme il aimait se jeter sur ce divan, en rentrant du travail ! Avant...

Il était couché, le visage enfoui dans la peau soyeuse de l'étoffe, et ses pensées couraient sans cesse, d'elles-mêmes.

Oui, aujourd'hui, il peut tout. Comme s'il n'avait pas sur lui la marque de la mort ! Il peut s'amuser, chahuter, regarder *Bill le Proscrit*, blaguer au téléphone, préparer des cocktails, louer une voiture et aller à la plage du Lac Lunaire. Cependant, il y a une chose qu'il ne peut pas, *monsieur Cornélius Glass de Routa* : s'enfuir, disparaître, se sauver. Si demain à dix heures du matin il ne se remet pas lui-même entre les mains des exécuteurs de la loi, de puissantes *oreilles* se brancheront dans tout le pays. Les radars omniprésents du service de la justice. Leurs capteurs d'index ce n'est pas celui du portillon ou, par exemple, des automates de caisses. Les *oreilles* flairent un rayonnement sur beaucoup de milles. Et le corps des uhlands est constamment de garde : ces gars connaissent leur affaire.

Et puis où s'enfuir ? À l'étranger ? Mais aux postes frontalières, à coup sûr, on connaît d'avance les index des personnes qu'il ne faut pas laisser sortir du plus heureux État de la planète.

... Oh ! les index ! Une très magistrale invention, qui a marqué le début de l'ère de la stabilité !

D'abord, il y avait simplement des bracelets avec des irradiateurs. Si tu veux, tu le portes, sinon, tu l'enlèves et tu le caches. Puis les bracelets devinrent obligatoires. Et personne ne protesta, sauf des petits groupes d'extrémistes habitués à hurler sur la liberté de l'individu – il s'en trouve en tous temps et dans chaque pays, lorsqu'il s'agit du bien commun. Enfin, une trentaine d'années avant la naissance de Cornélius Glass l'indexation générale fut introduite à la place des bracelets. On injectait dans le poignet gauche du nouveau-né une solution de stimulateur. Ce liquide merveilleux (à propos duquel on écrivit

même des poèmes dans les premiers temps !) entra en contact avec l'organisme et provoquait un bio-rayonnement permanent. De plus, la caractéristique du rayonnement de chaque individu était unique en son genre, comme les empreintes digitales.

Les *champions de la liberté de l'individu* poussèrent encore les hauts cris et, en leur cédant, le gouvernement démocratique déclara que chaque famille avait le droit de décider elle-même : faire l'indexation de l'enfant, ou le munir d'un bracelet. Mais bientôt on oublia tout simplement cette décision. Le nombre de parents qui n'étaient pas d'accord avec l'indexation était tellement insignifiant que ça ne valait pas la peine de les prendre en considération. Et, avec le temps, ils disparurent tout à fait.

Et puis, quel homme normal irait discuter de son propre bonheur et du bonheur de ses enfants ? L'index, c'est la base de la vie. C'est la somme de l'assurance originelle et de la garantie de l'État fixée à la naissance. C'est un contrôle médical permanent. C'est l'inutilité de tous papiers. Chaque porteur de l'index a un disque personnel dans l'Informatorium Central d'État, sur lequel est écrit absolument tout sur cet individu, depuis le groupe sanguin et les notes de chaque année scolaire jusqu'aux plats préférés et le niveau de communicabilité avec l'entourage.

Tu entres en fonction et le contrôleur électronique du personnel recueille en une fraction de seconde la somme des informations te concernant et fait savoir si tu conviens ou non. Si tu ne conviens pas, il te conseille un meilleur endroit pour tes capacités. Si, Dieu t'en garde, tu te retrouves à l'hôpital pour un refroidissement, un accident de voiture, des libations excessives, le médecin connaîtra en un clin d'œil tous tes antécédents médicaux et, armé de pied en cape, entreprendra la réparation gratuite qualifiée. Si tu commandes au bar *Chez tantine*, une flûte de *Kaléidoscope* avec une truffe à la menthe, l'automate de caisse prélèvera lui-même sur ton compte inscrit sur le disque la somme due, sans tous ces pourboires vulgaires et le tracassage avec les billets et la monnaie...

D'autre part, les puissants cerveaux électroniques du Contrôle Administratif Universel et de la Direction de la surveillance de la loyauté mijotent avec vigilance leurs pensées officielles pour que chaque citoyen de la Fédération Occidentale puisse occuper dans sa vie une place digne de ses connaissances, de son assiduité et de ses dispositions. Parce que rien n'est plus important que l'organisation des heureux destins des hommes...

À l'époque actuelle, ne restent sans index vivants, avec des bracelets irradiateurs démodés, que des vieillards qui se souviennent de l'époque dite *de la Révolution Cosmique et du progrès universel*.

Durant les années d'enfance de Cornélius, le concept de *progrès* fut toujours plus souvent remplacé par le terme de *stabilité*. Stabilité en tout, en économie, dans la vie familiale, dans la technique, dans les caractères, en science, dans le travail efficace et sérieux, et dans une diversité toujours joyeuse du repos. L'homme ne vient au monde qu'une fois et est en droit de vivre sa vie sans drames et avec un nombre minimal de jours tristes.

La stabilité devenait le fondement de la vie. On écrivait sur elle comme sur le remède à tous les malheurs. Les enfants entendaient ce mot bien avant qu'ils ne commencent à le comprendre en toute plénitude. Et une fois, l'élève de septième Cornélius avait demandé :

« Papa, mais tout de même, c'est quoi, la stabilité ? »

— C'est très simple. Cela signifie une stable persévérance », répondit son père avec empressement.

« Tiens, prenons un exemple dans la pratique pharmaco-médicale, si l'on manque de précision, alors... »

Chef régleur des rigoureux automates de pharmacie, il était obligé de se taire pendant le temps de travail, pour ne pas être distrait, et c'est pourquoi il aimait raisonner dans le cercle familial.

Cornélius, garçon de bonne composition et patient, écouta les longues mais plutôt vagues explications avec l'expression d'attention voulue. Et pour finir il apprit que récemment dans la revue *Orbite de la vie* un groupe d'évidents schizophrènes de l'Académie Nationale avaient publié une lettre ouverte où ils prétendaient que la stabilité dans notre société s'opposait aux idées de progrès scientifique et menait à l'entropie générale...

Cet avis de papa, pharmacien-électronicien de trente-deux ans et intellectuel héréditaire, Cornélius ne le comprit pas du tout. Surtout que maman intervint :

« Mais au diable, ce progrès scientifique ! On en a bien assez, hein ? Il a failli conduire la Planète à la réaction en chaîne... »

Cornélius savait, bien sûr, ce qu'était une réaction en chaîne. Mais à ce moment-là ces paroles évoquèrent en lui non le tableau d'une explosion planétaire totale, mais le souvenir d'un récent et triste événement à l'école.

Avant les leçons, lorsque beaucoup d'enfants s'étaient déjà rassemblés dans la classe, Poupon avait dit :

« Melon, si on vérifiait ta réaction. Avec la chaîne. Tu veux ? »

Melon, c'était le surnom de Cornélius. Melon, bien sûr, ne voulait aucune épreuve de réaction. Derrière le gentil sobriquet de Poupon se cachait une nature funeste. Son apparence était tout aussi trompeuse : Poupon avait un visage bien propre, des yeux bleus de poupée, une toute petite bouche ressemblant à une tétine. De cette bouche, rouge et mouillée, il clappait souvent, comme s'il embrassait l'air. Il clappait avant de faire une crasse à quelqu'un. Et l'ayant faite, il ricanait, pas tellement à la manière d'un garçon, mais plutôt comme s'il chassait par expiration des bulles d'air visqueux, impur :

« K-ké, k-ké, k-ké... »

Poupon n'était pas seulement un salaud. Il était aussi le plus important dans la classe. Parce qu'on avait peur de lui.

Et Cornélius, au surnom de Melon, était *Moule*.

Moule, c'est un individu que tout le monde asticote et méprise. C'est le garçon le plus tyrannisé dans la classe, le bouc émissaire. Deviennent moules d'habitude ceux qui, à l'occasion d'une querelle n'ont pas su rendre la pareille à leurs camarades de classe. On ne pardonnait pas la timidité. De même que d'autres qualités : le savoir excessif, l'excès d'obéissance devant les maîtres et l'incapacité de sauter par-dessus le *chameau* d'arçons. Les traditions et les mœurs au collège national de garçons de la ville de Roura restaient immuables depuis des dizaines d'années.

Cornélius Glass, pour son malheur, était non seulement timide, mais aussi un peu arrondi (non sans raison *Melon*). D'ailleurs, ni sa timidité, ni sa rondeur, ni sa balourdise aux leçons de gymnastique n'étaient excessives. En d'autres circonstances, Cornélius pouvait rester tout à fait sur un pied d'égalité à l'école. Mais en classe de neuvième, dans une peignée avec Edik Marcassin, il ne put se retenir et, en reniflant, le nez en marmelade, il fondit en larmes mais aussi – quel benêt ! –, il promit à travers ses larmes de « raconter à madame Caroline, que toi, infect Marcassin, tu tarabustes tout le monde en premier ». Aussitôt, il fut privé de toute sympathie et honoré d'une chanson infâme :

Moule - Melon, l'empaillé,
Dans la tête, juste du fumier...

Et une vie de proscrit commença. Ça devint particulièrement pénible en classe de septième à l'apparition de l'impitoyable Poupon qui prit le pouvoir en ses mains vigoureuses. Cette fois Poupon avait regardé fixement Melon de ses yeux bleu de faïence et enroulé sur son petit doigt une chaînette avec une amulette : un poing avec l'index tendu, moulé en alliage jaune. Il n'attendait d'ailleurs pas de consentement pour l'expérience, il avait tout décidé lui-même.

Les spectateurs s'étaient mis en cercle. Poupon s'était assis par terre, les jambes écartées, avait lâché devant lui une petite flaque d'une poire à lavement d'enfant. Quelqu'un s'était mis à ricaner.

« Ch-chut, les gars », dit Poupon. « Donnez l'éponge. Melon va essuyer l'eau avec, et moi, je vais lui tapoter la main avec la chaînette. S'il essuie en cinq fois, on changera de place. Un tel jeu, pour la vitesse. »

Que pouvait faire Melon ? En souriant jaune, il prit l'éponge avec laquelle on effaçait le tableau. Il s'accroupit. La flaque n'était pas plus grande qu'une soucoupe. Alors que l'éponge était grande. Melon estima à l'œil, tous se calmèrent. Melon fit un mouvement feint, la chaînette siffla, tapa sur le sol et Melon, en un tour de main, étala l'eau en une longue raie.

« Bravo, dit Poupon. On remet ça. »

À la deuxième tentative, la chaînette glissa sur le parement. À travers la double-trame, ça ne fait presque pas mal. Melon s'endurcit et la troisième fois il rata : les maillons d'acier coupèrent sa peau sur le poignet. Cornélius poussa un cri, jeta l'éponge, serra l'écorchure contre ses lèvres.

« Mais qu'est-ce que tu croyais ? prononça gravement Poupon. Le risque, c'est le risque. Tout est honnête. »

Cornélius serra les dents, plissa ses yeux mouillés et, en deux coups, épongea fermement l'eau sur le parquet. Et il appuya sa main, dont le dos s'ornait de deux nouvelles petites raies virant au vermeil, contre son ventre.

« C'est raté ! hurlèrent les fidèles supporters de Poupon. C'est pas bien essuyé ça !

— Ch-chut, interrompit Poupon. C'est bien essuyé. Il faut être juste. À moi maintenant... »

Ils changèrent de places. Une petite mare apparut de nouveau.

« Versez davantage », ordonna Poupon. « Ça m'est égal. Et toi, Melon, écorche de tout ton cœur, n'aie pas peur, je ne ferai pas le méchant. Je vais essayer d'un seul mouvement. Vous ne croyez pas ? On parie. Si ça ne réussit pas, je te fais cadeau de la chaînette avec le poing, Melon ! »

Cornélius était assis, jambes écartées, l'eau brillait entre ses genoux déployés, la main lui faisait si mal qu'il oublia la prudence, et il se préparait à enfoncer de toutes ses forces la chaînette sur celle de Poupon. Il serrait fortement dans sa paume le petit poing métallique...

« Eh ! attends un peu », dit Poupon avec bonhomie. « Écarte les jambes plus largement quand même. Voilà, comme ça... » Il attrapa adroitement Cornélius par les chevilles et le tira soudain vivement à lui.

Melon, tombé à la renverse, passa sur le parquet et, en étalant l'eau avec son propre derrière, donna de la nuque contre le sol.

Poupon se dressa au-dessus de lui, en secouant ses paumes.

« Voilà ! D'un seul mouvement ! Dites, c'est pas honnête ? »

Tous se mirent à hurler joyeusement que si. Bravo pour Poupon !

Utilisant ses dernières forces pour refouler ses larmes, Cornélius se leva. Il ne put retenir sa colère, jeta la chaînette avec l'amulette à la poitrine de Poupon. Mais celui-ci ne le frappa pas pour cela, il dit généreusement :

« Ça va, Melon, t'en fais pas. Va plutôt sécher ta belle culotte. »

Cornélius portait un pantalon neuf, exactement comme celui de Jimmy Macpherson dans le film *Les tireurs de la prairie jaune*. En velours épais, aux reflets de bronze, avec une ceinture tressée et des agrafes bosselées sur les larges bretelles de cuir. Cornélius espérait naïvement que cette toilette virile augmenterait son autorité d'un degré. Et voilà le résultat ! L'épais tissu sera humide toute la journée et son voisin de pupitre Jules Filoche, à chaque leçon, lèvera la main :

« Monsieur l'instituteur, laissez sortir Cornélius Glass... Oh, là-là, que c'est mouillé sous lui ! »

En se représentant cela, Cornélius ne put se retenir et se mit tout de même à pleurer...